

Malala Yousafzai

Moi, Malala,
je lutte pour l'éducation
et je résiste aux talibans

(I am Malala,
the story of the girl
who stood up for education
and was shot by the taliban)

avec la collaboration de Christina Lamb
traduit de l'anglais par Pascal Loubet

Prologue

Je viens d'un pays qui est né à minuit. Quand j'ai failli mourir, il était juste midi passé.

Il y a un an, j'ai quitté ma maison pour aller à l'école et je n'y suis jamais retournée. J'ai reçu une balle tirée par un taliban, et c'est inconsciente que j'ai été évacuée par avion du Pakistan. Certains disent que je ne retournerai jamais chez moi, mais au fond de mon cœur, je suis convaincue que je reviendrai. Je ne souhaite à personne d'être arraché du pays qu'il adore.

À présent, chaque matin, quand j'ouvre les yeux, je me languis de mon ancienne chambre où se trouvent toutes mes affaires, les vêtements éparpillés par terre, mes trophées sur les étagères. Au lieu de cela, je suis dans un pays qui a cinq heures de retard, en termes de décalage horaire, sur le Pakistan et ma région natale de la vallée du Swat qui me sont tous les deux si chers. Mais mon pays a des siècles de retard sur celui où je vis. Ici, il y a tout ce dont on peut imaginer avoir besoin. L'eau courante à tous les robinets, chaude ou froide, à volonté ; la lumière d'un simple geste, jour et nuit, sans besoin de remplir des lampes de pétrole ; des fours qui n'ont pas besoin d'être alimentés par une bouteille de gaz que l'on doit courir acheter au bazar. Ici, tout est si moderne que l'on peut même obtenir des plats déjà cuisinés et emballés.

Quand je regarde au-dehors depuis ma fenêtre, je vois de hauts immeubles, de longues rues remplies de véhicules qui roulent en bon ordre, des haies et des pelouses vertes, et des trottoirs impeccables. Je ferme un instant les yeux et je suis de retour dans ma vallée — les hautes cimes enneigées, les collines verdoyantes et les rivières bleues et fraîches — et mon cœur sourit en se remémorant les habitants du Swat. Mon esprit me transporte dans mon école où je retrouve mes camarades et mes professeurs. Je rejoins ma meilleure amie Moniba, et nous nous asseyons côte à côte pour rire et bavarder comme si je n'étais jamais partie.

Et puis, je me souviens que je suis à Birmingham, en Angleterre.

Le jour où tout a changé était le mardi 9 octobre 2012, un jour qui n'était déjà pas bien rose, étant en plein milieu des examens, même si, en fille studieuse, je les redoute moins que certaines de mes camarades.

Ce matin-là, nous sommes arrivées dans l'étroite ruelle boueuse donnant sur Haji Baba Road en une procession de rickshaws aux couleurs vives qui crachotaient de la fumée d'échappement, chacun transportant cinq ou six filles. Depuis les talibans, il n'y avait plus de panneau indiquant l'école, et l'on ne pouvait deviner ce qui se cachait derrière la porte en laiton encastrée dans un mur blanc en face de la scierie.

Pour nous autres filles, il s'agissait d'une porte magique qui donnait sur notre petit monde à nous. Nous avons franchi le seuil, nous nous sommes débarrassées aussitôt de nos foulards comme le vent disperse les nuages un jour de beau temps, puis avons gravi les marches en courant. En haut, se trouvaient une cour et les salles de classe. Nous avons laissé tomber nos sacs à dos et nous sommes regroupées pour le rassemblement du matin en plein air, le dos tourné vers les montagnes, au garde-à-vous. Une fille cria : « Assaan bash ! », c'est-à-dire « repos ! », et nous avons claqué des talons en répondant : « Allah. » Puis elle reprit : « Hoo she yar ! », soit « garde-à-vous », à quoi nous avons de nouveau claqué des talons : « Allah. »

Cette école a été fondée par mon père avant ma naissance et, sur le mur, figurent fièrement les mots KHUSHAL SCHOOL en lettres rouges et blanches. Nous allions à l'école six matinées par semaine et, à quinze ans, en troisième, nos cours consistaient à psalmodier des équations chimiques, à étudier la grammaire ourdoue, à écrire des rédactions en anglais illustrant des principes moraux comme « Qui va lentement va sûrement », ou à dessiner le schéma de la circulation sanguine : la plupart de mes camarades voulaient être médecins.

Difficile d'imaginer que l'on puisse considérer cela comme une menace. Pourtant, hors des murs de l'école régnaient non seulement le vacarme et la folie de Mingora, la principale ville du Swat, mais aussi ceux qui, comme les talibans, estiment que les filles ne doivent pas s'instruire.

Ce matin avait débuté comme tous les autres, bien qu'un peu plus tardivement. En période d'examens, les cours commençaient à 9 heures au lieu de 8, ce qui était une bonne chose, car j'aime dormir et que ni le chant des coqs ni l'appel des muezzins ne me tirent du sommeil. Mon père s'employait à me secouer.

— C'est l'heure de te lever, Jani Mun, disait-il.

Cela signifie « mon âme » en persan, et il m'appelle toujours ainsi de bon matin.

— Encore quelques minutes, Aba, s'il te plaît, le suppliais-je en m'enfouissant sous l'édredon.

Ensuite, ma mère, Tor Pekai, est arrivée. Elle me surnomme pisho, « chaton ». C'est à ce moment que j'ai pris conscience de l'heure et que je me suis écriée :

— Bhabi, je suis en retard !

Dans notre culture, chaque homme est un « frère » et chaque femme une « sœur ». Quand mon père fit visiter pour la première fois l'école à ma mère, tous les enseignants s'adressèrent à elle en l'appelant Bhabi, « épouse de mon frère ». Le surnom est resté, tout le monde l'appelle Bhabi depuis.

Je dormais dans la pièce toute en longueur devant la maison, uniquement meublée d'un lit et d'une commode. Les meubles avaient été achetés avec une partie de l'argent reçu en récompense de ma campagne en faveur de la paix dans notre vallée et pour le droit des filles à l'instruction. Sur les étagères, étaient rangées les coupes remportées en tant que première de ma classe. À une poignée de reprises, j'avais été battue par ma rivale Malka-e-Noor. Et j'étais bien décidée à ce que cela ne se reproduise pas.

L'école n'était pas loin de chez moi à pied mais je m'y rendais en car depuis le début de l'année précédente. Le trajet ne prenait que quelques minutes en surplomb du fleuve aux relents pestilentiels. Nous passions devant l'immense affiche promouvant la clinique du cheveu du Dr Humayun, où, plaisantions-nous, l'un de nos professeurs chauves avait certainement dû se rendre car des touffes de cheveux lui ont poussé du jour au lendemain sur le crâne. J'aimais bien prendre le bus parce que je ne finissais pas en sueur comme lorsque je marchais, et que je pouvais bavarder avec mes amies et Usman Ali, le chauffeur, que nous appelions Bhai Jan, « frère », et qui nous faisait toutes rire avec ses histoires insensées.

J'avais commencé à prendre le bus, car ma mère craignait pour ma sécurité si je me rendais seule à l'école. Toute l'année, nous avons reçu des menaces. Certaines étaient des déclarations dans les journaux, d'autres des courriers ou des messages transmis par intermédiaire. Ma mère s'inquiétait pour moi, mais les talibans ne s'en étaient jamais pris à une enfant dans la région, et je craignais davantage qu'ils s'attaquent à mon père, qui s'élevait régulièrement en public contre eux. Zahid Khan, son ami proche et militant de la même cause, avait été abattu en août sur le chemin de la mosquée et tout le monde disait à mon père de faire attention, car il serait le suivant.

On ne pouvait accéder à notre maison par la route. Je descendais du bus à l'arrêt au-dessous, près du fleuve, je passais la grille en fer et montais quelques marches. Comme mon père, j'ai l'imagination fertile et parfois, durant les cours, mon esprit vagabondait, je me figurais qu'un terroriste viendrait me tirer dessus sur ces marches. Je me demandais ce que je ferais. Enlever ma chaussure pour le frapper avec ? Oui, mais si c'était un taliban, pourquoi aurais-je agi comme lui ? Il aurait mieux valu plaider : « D'accord, abats-moi, mais écoute-moi avant. Ce que tu fais est mal. Je ne suis pas contre toi. Je veux seulement que toutes les petites filles aillent à l'école. »

Je n'avais pas peur mais, la nuit venue, je m'assurais avant de dormir que la grille était bien verrouillée, et j'avais commencé à demander à Dieu ce qui arrive quand on meurt. Je disais tout à Moniba, ma meilleure amie. Nous étions liées depuis l'école primaire, vivions dans la même rue, et nous partagions tout : chansons de Justin Bieber, films de la saga Twilight, cosmétiques pour éclaircir le teint. Elle rêvait de devenir créatrice de mode, même si elle savait que sa famille n'accepterait jamais, et elle racontait donc à tout le monde qu'elle voulait devenir médecin. C'est difficile pour les filles dans notre société de devenir autre chose qu'enseignante ou médecin, si tant est qu'elles aient le droit de travailler. J'étais différente : je n'ai jamais caché mon désir de devenir inventeuse ou politicienne plutôt que médecin. Moniba savait toujours si quelque chose n'allait pas.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Les talibans ne s'en sont jamais pris à une enfant.

Quand on annonça notre bus, nous dévalâmes l'escalier. Toutes les autres filles se couvrirent la tête avant de franchir la porte et de monter par l'arrière. Le bus était en réalité ce que nous appelons une dyna : une camionnette, modèle TownAce Toyota blanc avec trois bancs parallèles, un de chaque côté et un troisième au milieu. S'y entassaient vingt filles et trois professeurs. J'étais assise à droite entre mes amies Moniba et Shazia, nos sacs à nos pieds.

À l'intérieur, il faisait chaud et moite. Les jours plus frais tardaient à arriver et seules les lointaines montagnes de l'Hindu Kush étaient givrées de neige. L'arrière de la camionnette n'avait pas de fenêtre, juste une épaisse bâche en plastique qui claquait et était trop jaunie et poussiéreuse pour qu'on puisse voir au travers. Nous distinguions seulement un petit coin de ciel où brillait le soleil, et à cette heure de la journée ce n'était

plus qu'une sphère jaune flottant dans la poussière qui voilait tout.

Je me souviens que le bus a tourné à droite au barrage de l'armée comme toujours, puis devant le terrain de cricket désert. Je ne me rappelle rien de plus.

Lorsque je rêve de cet attentat, je vois mon père à bord du bus. C'est sur lui que l'on tire, non sur moi, il y a des hommes partout et je le cherche sans relâche.

En réalité, nous nous sommes arrêtés brusquement. À gauche se trouvait la tombe de Sher Mohammad Khan, ministre des Finances et premier dirigeant du Swat, recouverte de mauvaises herbes, et à droite, l'usine de friandises. Nous étions à 200 mètres du checkpoint.

Nous ne pouvions pas voir ce qui se passait à l'avant.

Un jeune homme barbu en vêtements clairs avait barré la route et faisait signe à notre chauffeur.

— C'est le bus de l'école Khushal ? demanda-t-il à Usman Bhai Jan.

— Oui, répondit le chauffeur.

La question était idiote, le nom était peint sur le flanc du bus.

— J'ai besoin de renseignements sur certains élèves, dit l'homme.

— Adresse-toi au secrétariat de l'école, lâcha Usman Bhai Jan.

Pendant ce temps, un autre jeune homme en blanc s'était approché de l'arrière de la camionnette.

— Regarde, c'est un journaliste qui vient te demander une interview, me murmura Moniba.

Depuis que j'avais commencé à prendre la parole aux réunions où s'exprimait mon père en faveur de l'instruction des filles et contre ceux qui, comme les talibans, veulent que nous restions cloîtrées, les journalistes venaient souvent me voir, même des Américains, mais pas comme cela en pleine rue.

L'homme portait une casquette et s'était recouvert le visage d'un mouchoir comme s'il avait la grippe. On aurait dit un étudiant d'université. Il se hissa sur le hayon et se pencha à l'intérieur.

— Qui est Malala ? demanda-t-il.

Personne ne répondit, mais plusieurs filles me regardèrent. J'étais la seule à ne pas avoir le visage voilé. Il leva alors un pistolet noir. J'appris plus tard que c'était un Colt 45. Certaines des filles poussèrent des cris. Moniba me disait un jour que j'avais serré sa main.

D'après mes amies, il tira trois coups successifs. La première balle entra dans mon orbite gauche et se logea dans mon épaule gauche. Je m'effondrai sur Moniba, du sang jaillissant de mon oreille gauche, si bien que les deux balles suivantes atteignirent les filles assises près de moi. Une frappa Shazia à la main gauche. La troisième traversa son épaule gauche et blessa le bras droit de Kainat Riaz.

Mes amies m'ont raconté que le tireur avait la main qui tremblait.

Le temps que nous arrivions à l'hôpital, mes longs cheveux et les genoux de Moniba se couvrirent de sang.

Qui est Malala ? C'est moi, et ce livre raconte mon histoire.